

# Sakountala

Une pièce de Sébastien Thévenet

**Sébastien Thévenet**

**38 rue Marx Dormoy 75018 Paris**

**06.08.96.18.02 / [lesebastienthevenet@gmail.com](mailto:lesebastienthevenet@gmail.com)**

## **Notes de l'auteur.**

Afin de laisser toute liberté d'imagination, le texte ne contient que très peu de didascalies. Toutefois, je souhaite livrer ces quelques informations factuelles et scéniques :

L'action se passe en 1920, en France, à la maison de santé de Montdevergues et se déroule sur un an et demi.

Sur la scène, il s'agira de représenter, de quelque manière que ce soit, trois espaces, chacun appartenant à l'une de ces entités dramatiques :

**Camille C** : Elle est le sujet central de la pièce. Son espace, qui est celui d'une chambre supposée, se situe au centre de la scène. Il s'agira de la montrer dans tous les aléas de son mode de vie quotidien.

**Les patients** : D'un nombre indéterminé. Femmes et hommes. Partition théâtrale et chorégraphique. Ils dansent et racontent à tour de rôle, chacun à leur façon, les étapes du conte indien de Sakountala. Leur espace, qui est celui d'un supposé couloir, décrit un cercle autour de l'espace de Camille C, évoquant ainsi peut-être le fonctionnement d'un chœur antique, dont Camille C. serait le coryphée.

**Le Docteur Jean Georgesco** : Plateforme de dialogue, il peut circuler entre l'espace de Camille et celui des patients. Ses mouvements, entrées ou sorties, ne sont pas annotés et appartiennent au choix du metteur en scène.

## **1<sup>er</sup> souvenir : Femme lisant une lettre.**

**Docteur Georgesco** : Je peux entrer ?

**Camille** : Faites comme chez vous.

*Entre le docteur.*

**Docteur Georgesco** : Comment allez-vous, Mademoiselle C... ?

**Camille** : Et vous-même ?

**Docteur Georgesco** : Je suis heureux de vous avoir comme patiente.

...

**Camille** : Vous êtes le nouveau ?

**Docteur Georgesco** : Oui.

**Camille** : Cela pousse les uns sur les autres.

**Docteur Georgesco** : On peut le dire : je sors tout juste de l'internat !

**Camille** : Ça promet.

...

**Docteur Georgesco** : Oui. Je vais commencer par prendre votre tension, si vous voulez bien relever votre manche.

**Camille** : Laquelle ?

**Docteur Georgesco** : Cela n'a pas d'importance

**Camille** : Dites quand même.

**Docteur Georgesco** : La gauche.

**Camille** : C'est celle que je préfère...

*Elle relève sa manche droite. Il prend sa tension.*

**Docteur Georgesco** : Un peu rapide.

**Camille** : C'est ainsi que je l'aime.

**Docteur Georgesco** : Il faut manger de l'ail.

**Camille** : Déjà que je sens le roussi !

**Docteur Georgesco** : C'est certain. Il faut aussi vous laver. Mais vous le savez déjà.

**Camille** : On ne me l'a jamais dit.

**Docteur Georgesco** : Je vois que vous avez de l'humour. Dois-je vous ausculter ?

**Camille** : Surtout pas !

**Docteur Georgesco** : Soit. Votre statut vous l'autorise. Tout de même je dois vous demander...

*Les patients râlent.*

**Camille** : A l'agonie.

**Docteur Georgesco** : Soit, où cela donc se manifeste ?

**Camille** : Dans tout mon corps.

**Docteur Georgesco** : N'avez-vous pas quelques symptômes à un endroit précis ?

**Camille** : Oui

**Docteur Georgesco** : A quel endroit ?

**Camille** : Partout.

...

**Docteur Georgesco** : Bien.

...

**Docteur Georgesco** : Quelle est l'aspect de cette douleur ?

**Camille** : Vive aigüe.

**Docteur Georgesco** : Vive aigüe ?

**Camille** : Cela même.

**Docteur Georgesco** : Partout ?

**Camille** : Exactement.

**Docteur Georgesco** : Bien. Cette douleur, survient-elle à certains moments précis ?

**Camille** : Oui.

**Docteur Georgesco** : C'est-à-dire ?

**Camille** : Tout le temps.

....

**Docteur Georgesco** : Vous voulez dire que, par exemple, vous souffrez à présent ?

**Camille** : Atrocement

**Docteur Georgesco** : De cette douleur vive aiguë qui se présente partout le corps ?

**Camille** : Celle-là même.

**Docteur Georgesco** : Mais pourquoi ne l'avez-vous pas manifesté plus tôt ?

**Camille** : Pourquoi ne l'avez-vous pas demandé ?

**Docteur Georgesco** : En arrivant tout à l'heure, je vous ai demandé si vous alliez bien...

**Camille** : Vous ne m'avez pas demandé si je souffrais.

**Docteur Georgesco** : Souffrez-vous ?

**Camille** : Oui.

Et je vais bien.

...

**Docteur Georgesco** : Je ne comprends pas.

**Camille** : C'est pourtant simple : cette douleur est sans cesse présente ; je m'y suis donc accommodée et vais en tout temps pour ainsi dire ni bien ni mal, toujours égale. Tout à l'heure vous ne m'avez pas demandé si je souffrais. Si vous l'aviez fait, vous l'auriez su. On n'obtient jamais que ce que l'on recherche, Docteur, vous devriez le savoir.

....

**Docteur Georgesco** : Oui. Avez-vous trouvé quelques moyens de soulager cette douleur ? Une position, une tisane, que sais-je ?

**Camille** : Oui

**Docteur Georgesco** : Laquelle ?

**Camille** : Le temps.

Certaines personnes qui savent me faire rire, le silence.

Et la musique parfois.

*Noir. Un patient s'approche de l'avant-scène. Il semble vouloir dire quelque chose ; puis retourne au fond de la scène.*

**2<sup>ème</sup> souvenir : Les Causeuses.**

**Docteur Georgesco** : Mlle C..., connaissez-vous les raisons exactes de votre internement ?

**Camille** : Je ternissais la réputation de mon frère.

**Docteur Georgesco** : Comment cela ?

**Camille** : Vous l'avez vu ? Un renard de son espèce -diplomate, ambassadeur même !- ne peut s'enticher d'une sœur infréquentable. Non, je suis mauvaise, excusez-moi. Je ternissais la réputation de ma famille, voilà. Après tout, le pauvre Paul n'y est pour rien. Je l'aime. Et eux aussi, je les aime.

**Docteur Georgesco** : Excusez-moi, mais vous avez utilisé le mot « infréquentable ». Pourquoi ? Vous pensez être « infréquentable » pour certaines personnes ?

**Camille** : Bien évidemment, je ne suis pas folle.

**Docteur Georgesco** : Oui. Mais comment savez-vous être « infréquentable » ?

**Camille** : Les mères qui cachent les yeux de leurs enfants quand je passe. Les voisins qui se pincent le nez...

**Docteur Georgesco** : Et pourquoi, selon vous, ces personnes réagissent ainsi ?

**Camille** : Je suis différente, donc barbare.

**Docteur Georgesco** : En quoi êtes-vous différente ?

**Camille** : Nous n'envisageons pas l'existence de la même façon, tant d'un point de vue pratique que métaphysique.

**Docteur Georgesco** : C'est-à-dire ?

**Camille** : C'est-à-dire que je n'attends pas trouver mon salut dans l'approbation d'un tiers. Mon salut ne viendra que de moi.

Par ailleurs, les odeurs corporelles ne me dérangent pas. J'aime le contact. J'aime toucher ce qui bout, ce qui vibre et ce qui respire. Je sculpte, ne l'oubliez pas.

**Docteur Georgesco** : Et cette seule différence suffirait pour vous faire aliéner ?

**Camille** : Je pense que je leur fais peur.

**Docteur Georgesco** : Pourquoi cela ?

**Camille** : Je les menace dans leur équilibre vital.

**Docteur Georgesco** : Mais encore ?

**Camille** : Vous et moi, Docteur, savons bien que notre monde est une farce. Une farce sociale, j'entends. Une histoire pour peuple, un conte pour petits et grands.

Et bien, cette farce, il suffit d'un seul ou d'une seule comme moi, qui refuse de la vivre, qui la vive autrement du moins, pour qu'elle tombe à l'eau et que s'effondre avec elle tout ce pour quoi vivent ces gens qui m'ont enfermé.

Des milliers d'années de culture et d'éducation fichées à la flotte, rien que pour une petite vieille négligée : c'est trop dommage.

C'est pourquoi je ne me suis pas opposée à mon internement.

**Docteur Georgesco** : Je ne comprends pas.

**Camille** : C'est pourtant simple. Je sais être un réel danger pour la société, donc il est normal que la société me tienne à l'écart. Je n'ai rien à redire. Dans ces conditions, c'était soit l'exil soit l'asile. Les hivers sont trop froids, vous vous en doutez.

**Docteur Georgesco** : Je suis d'origine roumaine.

**Camille** : Et alors ?

**Docteur Georgesco** : Je connais les douleurs du temps qu'il fait.

*Un patient râle.*

**Docteur Georgesco** : Pourtant vous n'êtes pas la première à décrier les fondements de l'ordre social. Prenez n'importe quel écrivain subversif, votre frère par exemple...

**Camille** : Mon frère n'a rien de subversif...

**Docteur Georgesco** : Soit. Il en est d'autres...

**Camille** : On les fait taire à leur manière...

**Docteur Georgesco** : Mais enfin, on ne les met pas tous en maison de santé !

**Camille** : Transformer les maisons de santé en ateliers d'artiste serait peu rentable, Mr Georgesco. Du reste, je menace l'ordre social d'une façon bien plus dangereuse que n'importe quel artiste.

**Docteur Georgesco** : Laquelle ?

**Camille** : Comprenez bien docteur, penser ou faire de l'art d'une façon différente n'est en soi pas si dangereux ; et d'ailleurs, ça ne fait peur à personne ! Mais vivre d'une façon différente. Voici qui peut causer du tort. Voilà qui porte préjudice ! Imaginez que demain, plus personne ne se lave : l'industrie du savon s'effondre. Mettez que tout le monde décide de vivre dans la pénombre et ce sont les fabriques d'électricité qui tournent de l'œil, et ainsi de suite... Ce qui leur importe, c'est que nous vivions d'une certaine façon. En démocratie, on fait semblant de s'intéresser à ce que pense le peuple, n'est-ce pas ? Mais au fond, le peuple peut bien penser comme il veut pourvu qu'il continue de vivre comme on l'entend.

**Docteur Georgesco** : Comme qui l'entend ?

**Camille** : Tous ceux qui nous dirigent. Qui décident. Ceux qui nous manient.

**Docteur Georgesco** : Qui sont-ils ?

**Camille** : Très peu et nombreux à la fois, ils se cachent et vivent au grand jour. Ils dorment sur les étoiles qu'ils détruisent pour nous et se sont hissés au rang de semi-dieux. Ils sont là tout autour. A l'instant même. D'une façon ou d'une autre, ils nous regardent. Sans doute vous les entendez déjà. Ils viennent.

...

**Docteur Georgesco** : Oui. Mille C..., encore une chose : toutes les raisons que vous me donnez là sont d'ordre éthiques, absolues. Mais quelles sont les raisons concrètes pour que des individus qui vous connaissent...

**Camille** : Des individus qui me connaissent ? A qui pensez-vous ?

**Docteur Georgesco** : Et bien je ne sais pas. A votre frère, votre mère. Vos voisins !

**Camille** : Mes voisins ! Mon frère, ma mère ! C'est la meilleure ! Vous pensez vraiment que vos parents vous connaissent, Monsieur Georgesco ?

**Docteur Georgesco** : Je les ai quitté à dix-huit ans...

**Camille** : Quelle idée ! Pourquoi cela ?

**Docteur Georgesco** : Ils voulaient que je m'engage dans la marine.

**Camille** : C'est très bien la Marine, on y fait de beaux voyages. Je connais plein d'histoires d'amour qui ont commencé sur un bateau...

**Docteur Georgesco** : Certes, mais ce n'est pas ce que je voulais faire.

**Camille** : Ah oui, vous êtes un libertaire, un enfant de la nouvelle époque.

**Docteur Georgesco** : Si l'on veut.

**Camille** : Un fuyard

...

**Docteur Georgesco** : Donc, quoique vous ne pensiez connaître ni vos voisins, ni vos parents, ni votre frère...

**Camille** : Bien sûr que je les connais. Je les connais très bien même !

**Docteur Georgesco** : Mais enfin, vous venez de dire...

**Camille** : Qu'ils ne me connaissent pas.

...

**Camille** : On croit toujours connaître l'autre mieux qu'il ne nous connaît. Il n'y a guère qu'à soi-même qu'on accorde l'infini.

...

**Camille** : La seule personne qui puisse éventuellement faire notre connaissance est un homme avec qui l'on couche un soir, et qui ne passe surtout pas plus d'une heure ou deux en notre compagnie.

**Docteur Georgesco** : Comment cela ?

**Camille** : Plus on fréquente les gens, moins on les connaît.

**Docteur Georgesco** : Mais encore ?

**Camille** : La bêtise est de croire qu'un individu préexiste au présent qu'il est en train de vivre. Songez bien, Monsieur Georgesco, que je n'existe que pour vous et par vous, maintenant. Quand vous aurez passé la porte, je n'existerais plus. Et quand vous reviendrez la semaine prochaine dans cette chambre, c'est une nouvelle personne que vous rencontrerez.

Plus on fréquente une personne, plus on est à même d'attester de sa pluralité et donc de la méconnaissance qu'on en a.

Pour me connaître, n'emportez qu'un fragment.

**Un patient** : *Quand elle était seule elle était riche. Quand elle était riche elle était sous les joncs. Quand elle était sous les joncs et seule elle était riche mais pauvre en parures. Elle était nue. Elle était riche et nue seule sous les joncs et elle dormait. Elle dormait là, seule, nue, riche sous les joncs et la*

*cascade la cascade ruisselait tout à côté sans un bruit ruisselait la cascade pour elle seule riche et nue sous les joncs. Mais pauvre elle était en parure et seule sous les joncs sans armure, vierge elle ne resta longtemps. Elle était seule et nue sous les joncs quand il vînt.*

### **3<sup>ème</sup> souvenir : Chat à sa toilette**

**Docteur Georgesco :** Je pensais à ce que vous me disiez la semaine dernière : que chaque personne n'existe que dans un instant. C'est faux.

**Camille :** C'est vrai, pourquoi ?

**Docteur Georgesco :** La mémoire, ma chère Camille, la mémoire avant toute chose, nous rappelle que nous existons dans le temps. Mes amis, par exemple, puisque leur présence suscite en moi un plaisir toujours égal d'un jour à l'autre, me rappelle que je demeure d'un jour à l'autre, égal à moi-même.

**Camille :** Ah oui ? Et bien, aujourd'hui vous m'ennuyez mon cher...

**Un patient :** *Il vint seul quand il vint. Mais vient-on jamais seul ? Car il y a toujours derrière nous ce qui vient avec nous sans se dire, sans s'annoncer, mais qui est là pourtant -qui pourrait le nier ? Lui vînt seul avec toute son autorité. Mais oui ! Ça fait beaucoup de personnes, une autorité. On ne peut pas dire qu'il était seul. Pourtant il vint seul pour chasser la gazelle. C'est vrai ! Ce n'est pas un hasard ça, non ! On pourrait croire...Mais il vint pour cela : pour chasser la gazelle. Chasser la gazelle, ce n'est pas ce qu'il fit ; du moins il ne fit pas que ça, comme vous l'allez voir...et derrière le rideau de feuilles, entres les joncs, près la cascade, lui qui vint la vînt.*

### **4<sup>ème</sup> souvenir : Femme aux yeux clos**

**Docteur Georgesco :** Camille, permettez-moi de revenir sur les raisons de votre internement. Vous m'avez dit l'autre jour, en substance, que vous faisiez honte à votre famille et qu'elle aurait ainsi décidé de votre internement. Or, cela ne correspond pas aux certificats médicaux que l'on m'a transmis. Tenez, par exemple, je voudrais vous lire celui du docteur Truelle, qu'il a rédigé après une consultation à votre ancien domicile, à Paris, quai de Bourbon. Je dois vous confier que la pratique n'est pas habituelle. Mais je pense, que dans votre cas, cela peut être utile. Je compte sur votre discrétion. Puis-je vous faire confiance ?

**Camille :** Vous pouvez faire ce que bon vous semble mais commencez par me raconter tout cela : je suis curieuse de ce que l'on peut dire à mon sujet.

**Docteur Georgesco :** Ecoutez : « Je soussigné...certifie que Mademoiselle Camille C. est atteinte de troubles intellectuels très sérieux ; qu'elle porte des habits misérables ; qu'elle est absolument sale, ne se lavant certainement jamais ; qu'elle a vendu tous ses meubles sauf un fauteuil et un lit ; qu'elle passe sa vie complètement renfermée dans son logement et privée d'air, les volets étant hermétiquement fermés ; que depuis plusieurs mois elle ne sort plus dans la journée ; qu'au vu des morceaux de plâtre desséché qui jonchent le sol, elle détruit systématiquement ses œuvres. »

**Camille :** Et bien ? Où voulez-vous en venir ? C'est ce dont nous parlions l'autre jour. Ils ne supportent pas mon mode de vie.

**Docteur Georgesco :** Non, c'est autre chose qui attire mon attention. Ce sont ces mots : « elle détruit systématiquement ses œuvres ». Est-ce vrai, Camille ?

**Camille :** Quoi ?

**Docteur Georgesco** : Vos œuvres, vous les détruisiez ?

**Camille** : Quoi ?

**Docteur Georgesco** : Est-ce que vous détruisiez vos œuvres ?

**Camille** : Mais...je vois pas le...c'est sûr que...non. De quoi voulez-vous parler Monsieur ? Je ne comprends pas.

**Docteur Georgesco** : C'est pourtant simple, je vous demande pourquoi vous détruisiez vos œuvres.

**Camille** : Pourquoi, je veux dire pourquoi ? C'est évident, à quoi bon. Quand cela est mauvais ? Ou quand cela est bon et qu'on va nous le voler ? A quoi bon faire, garder ? Connaissez-vous le plaisir de détruire une œuvre qu'on a mis des années à bâtir, Monsieur Georgesco ? Connaissez-vous la jouissance de liberté que c'est de faire voler en éclats plusieurs années en une seconde ?

**Docteur Georgesco** : Non, ce plaisir-là m'est inconnu.

**Camille** : Vous devriez essayer, ça vous évitera de poser des questions idiotes.

**Docteur Georgesco** : Je ne fais que mon travail.

**Camille** : Veuillez ne pas faire votre travail chez moi, s'il vous plaît.

***Un patient** : Lui l'ai passé, passé par là, c'était le bon moment, le bon endroit, y'en a toujours c'est comme ça : ils sont là quand il faut, et où il faut. Ça fait un destin, un destin se fait comme ça : d'être passé au bon endroit. Tout tient à ça, c'est aussi simple que ça : passer quand il faut. Plutôt quand il fallait. Car on ne sait jamais qu'il faut. Jamais avant. On sait qu'il fallait. Après. Une vie tient à ça. Y'en a à qui ça n'arrive jamais : ce qu'il fallait. Lui, ça lui était arrivé : il est passé au bon endroit et a pu passer là où il faut. Là où il fallait. Il est passé et c'est passé pour lui. C'est tellement bien passé qu'il lui a passé un anneau.*

## **5<sup>ème</sup> souvenir : La Joueuse de flûte**

**Docteur Georgesco** : Je vous ai apporté du matériel pour que vous puissiez créer.

**Camille** : Pardon ?

**Docteur Georgesco** : J'ai pris de l'argile, pour que vous puissiez sculpter.

**Camille** : Pourquoi cela ? Je n'ai pas émis le désir de sculpter.

**Docteur Georgesco** : J'ai pensé que cela vous ferait plaisir.

**Camille** : Oh, cela me fait plaisir ; mais je ne sculpterai pas.

**Docteur Georgesco** : Soit, vous pouvez en faire ce que bon vous semble, je le laisse ici de côté. Si l'inspiration vient...

**Camille** : L'inspiration ne vient pas, elle part. Elle s'en va précisément, elle ne vient pas, triple buse ! L'inspiration part sans cesse, là où elle vient elle reste et croupit. Partez mon cher, partez !

**Docteur Georgesco** : Ma foi, si vous daignez un jour laisser partir votre inspiration, peut être viendra-t-elle se poser sur ce bloc d'argile ?

**Camille** : Vous savez, Mr Georgesco, on ne sait jamais d'où nous écoute quelqu'un. On ne sait pas non plus de quel endroit il parle. On croit tendre une fleur et c'est une flèche qui s'offre en pleine joue. Songez-y Docteur.

**Docteur Georgesco** : Je ne voulais pas...

**Camille** : Prenez garde. Ils vont venir. A moins que vous ne sachiez l'heure ?

**Docteur Georgesco** : Pardon ?

**Camille** : Vous savez très bien ce que je veux dire, Georgesco.

**Docteur Georgesco** : Je ne comprends pas Camille.

**Camille** : Vous savez très bien ce dont je veux parler et d'ailleurs nous avons déjà eu cette conversation.

**Docteur Georgesco** : Quand cela ?

**Camille** : L'autre fois, près de la Fère.

**Docteur Georgesco** : Je ne crois pas que nous soyons allé déjà près de la Fère ensemble, Mademoiselle C.

**Camille** : Ah oui, pourtant je m'en souviens très bien.

**Docteur Georgesco** : C'est impossible.

**Camille** : Ne faites pas semblant ! Traître.

...

**Docteur Georgesco** : Camille, savez-vous bien qui je suis ?

**Camille** : Je le découvre de minute en minute, mon cher.

**Docteur Georgesco** : Je ne suis pas celui que vous pensez, Mademoiselle, je suis quelqu'un d'autre.

**Camille** : C'est ce qu'ils disent tous.

*Le docteur sort.*

**Un patient** : *Déjà c'est passé. C'était là puis c'est plus là. Déjà ça passe. On ne sait pas qu'il est là ; qu'il ne l'est déjà plus, puisque cela va passer. C'est passé. Comme un rien et puis c'est tout. C'est passé, ça ne reviendra pas, jamais, plus jamais. Plus jamais comme avant, c'est passé. C'était là et puis c'est passé. C'est passé mais il ne s'est rien passé pour annoncer que cela se passait. C'est passé sans dire que ça passait. Ça s'est passé là et de ce qu'il devait se passer, tout s'est passé comme cela devait se passer ; puis on se passe de ce qui s'est passé.*

## **6<sup>ème</sup> Souvenir : La petite châtelaine**

**Camille** : Vous êtes en retard.

**Docteur Georgesco** : Je ne crois pas.

**Camille** : Si, vous êtes en retard, il est quatre heures passée. Bien passé même.

**Docteur Georgesco** : Je n'ai pas d'horaires fixe, Camille.

**Camille** : Pas d'horaires fixes ! Pas d'horaires fixe, et si je fais ma toilette lorsque vous arrivez ? Comment je fais, moi ? Il faut bien que je sache quand vous allez venir.

**Docteur Georgesco** : Je viens aux alentours de quatre heures, mais c'est n'est pas fixe.

**Camille** : Pas fixe, incroyable !

**Docteur Georgesco** : C'est parce que vous aimez tout ce qui est fixe que vous avez commencé à sculpter ?

**Camille** : O s'il vous plaît !

**Docteur Georgesco** : J'essaie simplement de comprendre.

**Camille** : Je vous demande pardon, Monsieur, mais vous ne me connaissez pas. Vous ne me connaissez pas.

Tout au plus, peu à peu, pouvez-vous réussir à échafauder un mythe sur ma personne ; et par chance, ce mythe trouvera quelquefois résonance avec ce que je suis réellement, mais vous ne pouvez rien de plus.

**Docteur Georgesco** : C'est regrettable car je voulais justement vous poser une question qui peut vous importuner.

**Camille** : Je suis passée à toute épreuve. Par contre veuillez quitter mon front du regard.

**Docteur Georgesco** : Comment ?

**Camille** : Mon front : vous n'avez cesse de le détailler, c'est gênant.

**Docteur Georgesco** : Je ne crois pas prêter plus d'attention à votre front qu'à autre chose, Mademoiselle C.

**Camille** : Mon front vous excite ?

**Docteur Georgesco** : Quoi ?

**Camille** : Je vois bien qu'il se passe une quelque chose avec lui, alors dites-moi. C'est pour le regarder sans cesse que vous êtes là ?

**Docteur Georgesco** : Non, je suis là pour vous comprendre Camille, et vous apporter les soins nécessaires. A ce sujet d'ailleurs, j'avais une question à vous poser.

**Camille** : Allez-y. Tant que vous laissez ce maudit front tranquille.

**Docteur Georgesco** : Quels étaient vos rapports avec votre maître de sculpture ?

**Camille** : Quel maître ?

**Docteur Georgesco** : Le vôtre enfin, ce fameux sculpteur pour lequel vous avez travaillé si longtemps...

**Camille** : Je ne vois pas de qui vous voulez parler.

**Docteur Georgesco** : Enfin Camille, à d'autres !

**Camille** : Je n'ai pas eu de maître de sculpture, mon cher ami, renseignez-vous ! Tout ce que j'ai fait, je l'ai fait seule.

**Docteur Georgesco** : J'ai du mal à vous croire.

**Camille** : Mais si je vous le dis !

*Un patient* : Donner sa parole. C'est si simple. On donne sa parole, mais on la garde en même temps. Si chacun devait perdre sa parole au moment où il la donne le monde serait beaucoup plus silencieux. Ah oui ! Beaucoup moins marrant ! Mais quand on donne sa parole, on la garde. On la garde, précisément. Celui à qui on donne notre parole ne part pas avec. O non, non, non ! Et personne ne s'étonne ! Mais qu'est-ce que tu fais avec la parole de quelqu'un ? Tu vas pas bien loin. Ça vaut peu. La parole de quelqu'un tu peux pas l'échanger, peut pas la vendre. Elle est à toi mais t'en fais pas ce que tu veux. C'est quand même dingue, je veux dire ! C'est dingue. Il lui a donné un anneau, il lui a donné sa parole, il lui a promis de l'épouser et de toujours l'aimer parce qu'elle était si belle, il a lui donné sa parole, et il est parti avec, en chantant.

## 7<sup>ème</sup> souvenir : Hamadryade

**Docteur Georgesco** : Comment est la vie à Montdevergues ?

**Camille** : Très agréable, hormis ces quelques arbres qui ont manie de chanter tous les jours. Le temps coule peu, nous laisse la peau saine.

Seulement il fait très froid. Il fait si froid que la nuit parfois j'entends craquer les murs. C'est angoissant.

La vie y est belle.

Si je pouvais sortir ce serait mieux.

Je pourrais retourner à la maison de. Elle est si belle. Il n'y a que là qu'on puisse vivre. D'ailleurs tu n'y es toujours pas venu.

....

**Docteur Georgesco** : Mlle C..., avez-vous déjà songé à sortir de cette maison de santé ?

**Camille** : Tous les jours.

**Docteur Georgesco** : Avez-vous déjà essayé d'en sortir ?

**Camille** : Jamais.

**Docteur Georgesco** : Pourquoi ? Vous savez qu'avec l'appui de certains de vos amis, Mr Morhardt par exemple, vous pourriez...

**Camille** : On ne sort pas de soi.

**Docteur Georgesco** : Pardon ?

**Camille** : On ne sort pas de soi, Monsieur Georgesco. Pensez au socle d'une statue. Les miennes, par exemple, émanent toujours de leur socle, comme si elle n'en était qu'un prolongement, une excroissance qui diffère en la forme, mais non en la matière. On ne sort pas de soi. Je suis cette maison de santé. Tous ces cris lointains, c'est moi que vous entendez.

**Un patient** : *Ce qui est moi est à moi. Ce que je fais fait ce que je suis. Ce que je suis fait ce que je fais. Ce qui est moi est à moi. J'ai au moins ça. Au moins le droit à ça. Ce que je fais est à moi. Ce que je fais, je l'emporte avec moi. C'est moi. C'est à moi. Au moins ça. Ce que je fais est à moi. Et rien d'autre. Tout le reste n'est pas à moi. Tout ce que je ne fais pas n'est pas à moi. Passe à côté de moi. N'est pas moi comme ce que je fais est moi. Ce n'est rien qui passe. Passe rien de plus qu'à côté de moi. Rien d'autre que tout ce qui n'est pas moi. Ce qui est à moi est avec moi. Et tout ce qui n'est pas à moi est autour de moi. Tout ce qui n'est pas moi n'est pas moi ; et moi seul détermine ce qui n'est pas moi, puisque ce qui n'est pas moi n'est pas moi par moi. N'est pas à moi non plus. Tout ce qui n'est pas moi et tout ce qui est à moi. Tout ce que je fais, moi, et qui me fait moi et qui n'est pas moi. N'est plus moi. Ce que je fais n'est plus moi.*

## **8<sup>ème</sup> Souvenir : La Vague.**

**Docteur Georgesco** : Regardez, j'ai fait l'acquisition d'un appareil photographique.

**Camille** : Ah oui ?

**Docteur Georgesco** : C'est l'occasion pour moi de garder au moins un souvenir de vous, quand je serai parti. Je peux ?

**Camille** : Vous partez ?

**Docteur Georgesco** : Evidemment, d'ici l'été prochain.

**Camille** : Je l'ignorais. Quoiqu'il en soit cher ami, je rejoins en ceci ces Indiens d'Amérique du Nord qui, dit-on, croient que l'appareil photographique capture l'âme de celui qu'il saisit. J'ai horreur des photographies.

Mais allez-y. Faites votre petit commerce, cela ne me dérange pas.

*Installant l'appareil photo...*

**Docteur Georgesco** : Ma foi, il ne me semble pas que ce soit bien différent d'un modèle qui poserait pour l'une de vos sculptures.

**Camille** : L'œil photographique est fourbe, on ne sait jamais quand il nous prend et cela trouble notre action.

**Docteur Georgesco** : Mais il n'y a pas d'action en ce moment, puisque vous posez.

**Camille** : Bleu, je pense ! N'est-ce pas agir assez que de penser ?

**Docteur Georgesco** : Disons que l'action se définit d'abord et surtout par le fait de ne pas penser. L'action est tout ce qui est hors de la pensée précisément. La parole, semble-t-il, peut être action à la rigueur. Mais la pensée, non, ne soyons pas fou !

**Camille** : L'action se définit comme tout évènement, pensé ou concret qui a un début et une fin. Le passage des saisons est une action. Quand le soleil se lève, il agit. Quand vous pensez, vous agissez bien évidemment !

La neige agit. La pluie agit. Le feu agit. L'eau agit. L'herbe agit. L'or agit. L'air agit. L'âme agit.

**Un patient** : *Quand elle reprend ses esprits, elle sent qu'on lui a pris quelque chose. Elle sent comme un vide et un plein. On lui a pris quelque chose, on lui a mis quelque chose. Elle voudrait reprendre ce*

*qu'on lui a pris. Elle ne peut que reprendre ses esprits. Mais qu'est-ce qu'il s'est passé ? L'eau qui bout. La mousse sur les mousses. Qu'est-ce qu'il s'est passé ? Elle prend ses esprits à deux mains, elle prend ses esprits à bras-le-corps. Elle prend ses esprits à tout va. Elle va finir par se volatiliser. Mais rien n'y fait. Elle a beau reprendre ses esprits, elle n'y comprend rien.*

## **9<sup>ème</sup> Souvenir : La Vérité sortant d'un puit.**

**Docteur Georgesco** : Mademoiselle C. Cela fait maintenant un certain temps que je vous connais, que je vous examine, pour être exact. Je crois être en mesure d'établir un diagnostic fiable. Vous n'avez pas votre place dans cette maison de santé. Votre place est à l'extérieur.

**Camille** : C'est bien vrai : avec l'herbe qui chante et les oiseaux de pierre ! Quel malheur que devoir rester ici.

**Docteur Georgesco** : N'est-ce pas ?

...

Je vous ai déjà dit qu'avec l'appui de vos amis, et surtout avec mon aval, il vous serait simple de sortir.

**Camille** : Que devenir ?

**Docteur Georgesco** : Ce que vous deviez être. Votre carrière vous attend, vous avez toujours vos mains et votre génie. Je vous l'ai dit, le monde a besoin de vous. Vous avez pour ainsi dire, une dette envers lui.

**Camille** : Comment cela ?

**Docteur Georgesco** : Ce que vous faites avec vos mains, Camille. La beauté que vous révélez à la société lui est nécessaire. En refusant de créer, vous seriez comme un médecin qui détiendrait le remède d'une maladie et refuserait d'en délivrer la composition.

**Camille** : Qu'est-ce que c'est que cette histoire ?

**Docteur Georgesco** : Vous devez créer. Le monde a besoin de votre lumière.

**Camille** : Comme vous y allez ! Le monde se moque bien de moi.

**Docteur Georgesco** : Le monde a besoin de vous.

**Camille** : Oui ! Pour voler mes idées et mes œuvres et ne me rendre rien ! Regardez le salaire que je reçois pour tout ce que j'ai fait à présent : un lit en fer abject, un pot de chambre sournois, rien de plus ! Le monde se moque bien de moi.

**Docteur Georgesco** : ...

**Camille** : Et vous vous moquez de moi ! Vous cherchez à m'entraîner dans une combine dont je connais les dangers en détail. Peut-être même êtes-vous l'un des leurs.

**Docteur Georgesco** : Camille...

**Camille** : Ils vous ont envoyé pour voler encore de moi-même au bout de ma réclusion. C'est qu'ils ne veulent pas me laisser en paix. Et moi qui vous faisais confiance, qui me croyait enfin à l'abri au fond de cette campagne !

**Docteur Georgesco** : C'est ridicule...

**Camille** : Moi qui me suis confiée à vous.

**Docteur Georgesco** : Attendez...

**Camille** : Qui vous ai tant donné. Je vous aurai tout sacrifié. Vous me faites cela.

**Docteur Georgesco** : Camille, il y a méprise !

***Un patient** : Sakountala marchait vers le village. C'est sans doute à ce moment qu'elle a dû commettre l'erreur. Elle devait voir dans sa tête la tâche rouge sang dans l'eau claire. Elle devait la regarder lentement se dissoudre comme une nébuleuse aux filaments qui se défroissent. C'est pour ça qu'elle a commis l'erreur. L'erreur vient de ce qu'elle pensait à autre chose. C'est là l'erreur. Si elle l'avait vu, elle ne l'aurait bousculé ; si elle l'avait vu, elle se serait excusé. Mais elle ne l'a pas vu et une vie tient à ça, vous savez, voir ou ne pas voir, à un moment donné. Le mendiant lui s'est senti offensé, c'est légitime.*

## **9<sup>ème</sup> souvenir : Vieil aveugle chantant**

**Docteur Georgesco** : Comment sont vos relations avec les autres ?

**Camille** : Qui ça, les autres ?

**Docteur Georgesco** : Ceux qui vous entourent.

**Camille** : Vous voulez parler de ça ?

**Docteur Georgesco** : Oui.

**Camille** : Discuter avec ça ? Ça ne sait rien. Ça ne fait que piailler, mugir dans les coins. Une carafe serait plus causante.

**Docteur Georgesco** : D'accord

**Camille** : Et vous savez qu'il en arrive les uns sur les autres ? On est foussi, comme on dit. Mais les meilleurs on les enlève. J'avais une amie qui avait une si belle prestance lorsqu'elle chantait à la chapelle. Elle est partie. On me l'a retirée elle aussi. On m'a toujours tout retiré. Il en est ainsi. On m'enlève tout des doigts.

Tout m'échappe.

**Docteur Georgesco** : Votre amie, pourquoi est-elle partie ?

**Camille** : Je ne sais. Peut-être l'a-t-on libérée ? Sa mère est morte dans la foulée.

**Docteur Georgesco** : Si vous sortiez d'ici vous pourriez retrouver cette amie...

**Camille** : Enfin, on ne me laisserait pas la voir.

**Docteur Georgesco** : Pourquoi ?

**Camille** : Vous le savez très bien.

***Un patient** : Mais qu'est-ce qu'il foutait là ce mendiant ? L'était pas là par hasard, si vous voyez ce que je veux dire, pas là par hasard. Non, non. M'est avis que quelqu'un est dans le coup. M'est avis*

*que quelqu'un l'a mis là. Je veux dire un mendiant ça ne se met pas au beau milieu du trottoir, non. Non ! Soyons raisonnable. Quelqu'un l'a mis là. Ce mendiant. Ou alors c'est le sort ? La nécessité ? Le hasard ? Mais je ne crois pas. C'est trop simple. Toujours la faute au sort. Alors qu'il y a des coupables ! Les coupables parmi nous, toujours. Peut-être même qu'il y en a un juste à côté de vous, tiens ! Peut-être que c'est le plus proche qui est le plus coupable, qui vous veut le plus de mal ; parce que, je veux dire : qu'est-ce qu'il foutait là ce mendiant ?*

## **10<sup>ème</sup> souvenir : Clotho**

**Docteur Georgesco** : Avez-vous déjà songé que vous allez mourir ici, Camille ?

**Camille** : Avez-vous déjà songé que je suis déjà morte, Docteur ?

**Docteur Georgesco** : Ne dites pas cela.

**Camille** : Le corps pèse et le corps passe. Ce qui meurt c'est l'âme, c'est l'être au monde. Pour ma part, je suis morte il y a longtemps déjà et je ne me suis jamais aussi bien portée.

On ne meurt pas de « vieillesse », ou de maladie, on meurt d'oubli.

**Docteur Georgesco** : Si l'oubli est assassin alors la mémoire fait vivre Camille ! La mémoire peut nous ressusciter.

**Camille** : Cela est séduisant.

**Docteur Georgesco** : Nombre sont les personnes qui ne vous ont pas oublié.

**Camille** : Ah oui, où sont-elles ?

**Docteur Georgesco** : Vous savez, nous sommes loin de tout ici, venir de Paris ou de Villeneuve n'est pas une mince affaire.

**Camille** : Cela n'a aucune importance. Ils m'ont oublié, Mr Georgesco. Ils ont fait deuil de moi. La Camille qu'il connaissait, celle d'avant, est morte, mon cher. Ils ne me connaissent plus.

**Docteur Georgesco** : Il vous suffirait pourtant de les retrouver pour renaître à leurs yeux et aux vôtres.

**Camille** : Très bien, supposons qu'un jour, je décide de céder à votre injonction, et de sortir, quelle serait la marche à suivre ? Je devrais passer des contrôles de bonne raison, c'est cela ?

**Docteur Georgesco** : Pas du tout, il suffit simplement que vous en fassiez la demande.

**Camille** : Comme je l'ai fait à mon arrivée.

**Docteur Georgesco** : Il faut d'abord que votre médecin traitant atteste de votre santé mentale et aussi...comment dire ? Soyons honnêtes Camille, vous êtes là car on vous a jugé inapte à la vie civile. Aussi pour sortir, il s'agit de montrer que vous êtes capable de cette vie en société, et c'est très simple...

**Camille** : C'est-à-dire ?

**Docteur Georgesco** : C'est ce dont je vous parlais l'autre jour, Camille. La sculpture. Il faut leur montrer que vous êtes capable de remplir votre office, que vous êtes capable de sculpter.

**Camille** : Pourquoi cela ?

**Docteur Georgesco** : Car c'est votre usage, c'est votre emploi. Comprenez qu'actuellement on vous considère comme inapte à l'usage du monde, inemployable, désaffectée.

**Camille** : Je ne vois pas quel est le rapport entre ma sculpture et ma santé mentale.

**Docteur Georgesco** : Disons que l'aptitude au travail est un gage de bonne santé mentale.

**Camille** : Ça ne tient pas debout ; enfin, mettons que je sculpte, que se passerait-il ensuite ?

**Docteur Georgesco** : Ensuite, j'irai montrer cela au Directeur, je lui dirai que vous êtes apte à sortir de l'établissement, et vous n'aurez plus qu'à retourner à Villeneuve, comme vous dites.

**Camille** : Et le directeur n'aura plus qu'à s'emparer de mon travail et le remettre à qui l'on sait, ou alors simplement le revendre à quelque fondeur qui fera un millionnaire de plus engraisé sur mon dos.

**Docteur Georgesco** : Allons, Camille...

**Camille** : Docteur, je décline votre proposition.

**Docteur Georgesco** : C'est idiot.

**Camille** : N'insistez pas, cela deviendrait gênant.

**Docteur Georgesco** : Je n'insiste pas c'était votre idée.

**Camille** : Vous n'allez pas recommencer !

**Un patient** : *O non c'est trop terrible ! Non. C'est trop bête. Ça sert à rien de dire. Il faut pas. Ah non non ! Je veux pas. Ça fait trop mal, c'est trop dur. C'est trop bête. On se demande pourquoi ? Le mendiant qui était là, qu'elle a bousculé, il était en colère -on peut pas dire qu'il était content le mendiant- alors il lui a -o non non non, c'est trop dur, c'est trop bête !- le mendiant lui a -mais pourquoi ? c'est ça qu'on se demande : pourquoi faire ça ? pour quelle raison ? les intérêts de qui ? la justice de quoi ?- pourquoi le mendiant lui a - o non ! c'est trop bête vous allez voir, c'est trop dommage, ça commençait si bien- alors pourquoi le mendiant lui a jeté, a jeté un sort ?*

*Il lui a dit : « Désormais, sans l'anneau le prince ne te reconnaîtra plus »*

*Il a donné sa parole et il est parti en chantant, comme ils font toujours.*

## **11<sup>ème</sup> Souvenir : Sakountala**

**Camille** : Docteur, connaissez-vous l'histoire de Sakountala ?

**Docteur Georgesco** : Sakountala ? c'est le nom d'une de vos statues, n'est-ce pas ?

**Camille** : Peu importe. Dans cette histoire, il est question d'une femme. Un homme a mis un enfant dans son ventre et ne la reconnaît pas. Savez-vous ce que c'est, Docteur, de se faire mettre un enfant dans le ventre ? De se faire planter la vie, comme ça, dans sa propre vie ?

**Docteur Georgesco** : Je...

**Camille** : Non, tout médecin que vous êtes, vous ne savez pas ce que c'est, vous ne pouvez pas le savoir, ni même le concevoir ; alors ne venez pas me parler de ce que je dois faire ou ne pas faire, de ce que je dois sentir ou ne pas sentir, s'il vous plaît.

**Docteur Georgesco** : Vous dites ça à propos de l'autre jour ?

**Camille** : Non, je dis ça pour l'avenir.

***Un patient** : Et merde quoi ! Elle avait rien demandé ! Rien demandé, c'est pourtant pas compliqué : elle avait rien demandé, alors pourquoi ? Pourquoi que ça lui tombe à elle ? Merde quoi...rien demandé comme toujours, rien vu, rien fait, et pourtant tu te le prends, tu te fais rincer. De toute façon, je vais te dire, c'est toujours ceux qu'ont rien demandé qui morflent le plus. Toujours ! Forcément, ils demandent rien, donc on répond d'eux. C'est vrai. Faut pas s'y tromper. Sakountala, c'est pareil, elle avait rien demandé. Elle était là, pénard, sous sa cascade ; elle avait rien demandé, rien vu, rien fait, pas pris, pas embêté, alors pourquoi on vient la chercher ? Pourquoi on vient décider à sa place ? Pourquoi ça lui tombe sur la gueule ?*

## **12<sup>ème</sup> souvenir : Tête de brigand.**

**Camille** : Docteur, vous ne m'avez jamais parlé de vous ? Que faites-vous lorsque vous sortez d'ici ? Car vous sortez d'ici n'est-ce pas ?

**Docteur Georgesco** : Vous savez la vie d'un jeune interne en Avignon n'est pas très romanesque.

**Camille** : Sans doute un peu plus que la vie d'une vieille artiste en maison de santé.

**Docteur Georgesco** : Certes.

**Camille** : Vous avez une femme ?

**Docteur Georgesco** : Non.

**Camille** : Alors, vous en avez deux.

**Docteur Georgesco** : Non rien de tout cela, vous savez, j'étudie encore, je me concentre sur mon travail.

**Camille** : J'en ai connu qui se concentraient sur leur travail...

**Docteur Georgesco** : Ah oui ?

**Camille** : Ce sont les pires.

**Docteur Georgesco** : Pourquoi ?

**Camille** : Vous les fréquentez toutes ici, n'est-ce pas ? C'est bien ça votre travail. Et à chacune sa drogue de bonne aventure.

**Docteur Georgesco** : Pardon ?

**Camille** : Ce que vous faites avec moi, vous le faites avec toutes les autres.

**Docteur Georgesco** : Je rends visite à d'autres patientes bien évidemment, pas toutes celles de l'hôpital, bien sûr, mais oui un certain nombre.

**Camille** : Le monde sait bien ce que vous entendez par visite.

**Docteur Georgesco** : Des visites médicales. Il est vrai cependant que la relation que j'ai avec vous est différente de celle que j'entretiens avec les autres. C'est justement pour cela que je pense que vous devez sortir d'ici.

**Camille** : Différente en quelle mesure ?

**Docteur Georgesco** : Différente en ceci que vous êtes saine d'esprit et que nos conversations me sont instructives et plaisantes.

**Camille** : Bien sûr.

**Docteur Georgesco** : A vrai dire, il m'arrive parfois d'oublier que vous êtes ma patiente.

**Camille** : Evidemment, vous avez autre chose en tête.

**Docteur Georgesco** : Comment cela ?

**Camille** : Vous voulez tout prendre.

**Docteur Georgesco** : Quoi ?

**Camille** : Vous prendrez tout. Vous partirez avec tout ce que vous pouvez. Tout ce qu'il y a vous le mettez dans vos poches. Vous allez prendre jusqu'à ce qu'il n'y ait plus rien. Plus une force ni une ride.

**Docteur Georgesco** : Je ne comprends pas.

**Camille** : Docteur, comment puis-je être certaine que vos intentions sont bienveillantes ?

**Docteur Georgesco** : Pourquoi ne le seraient-elles pas ?

**Camille** : Vous y avez tout intérêt, vous me l'avez dit tout de suite. Je ne suis pas bête. Pas de petits jeux avec moi.

**Docteur Georgesco** : Mademoiselle C..., à l'avenir, je pense que je devrai mettre fins à nos conversations quand elles s'engagent sur ce genre de terrains.

***Un patient** : L'anneau n'était pas à son doigt. Où qu'elle l'a foutu ? Pas à son doigt, pas dans sa poche. Un peu coconne la fille, je veux dire, on te passe un anneau, un roi te passe un anneau, tu le gardes précieusement, je veux dire, c'est logique ! Faut être un peu concon pour pas faire gaffe à l'anneau. Excuse-moi, je veux dire : c'est logique. Il faut le savoir : la vie, ça tient à un fil, je veux dire, si t'es pas là au bon moment, si tu chies au mauvais endroit, tu te fais plumer, c'est comme ça, j'en connais un rayon, crois moi. Je vais te dire : de l'eau coule et plus d'honneur. Une erreur, et c'est fini !*

### **13<sup>ème</sup> souvenir : Homme aux bras croisés**

**Camille** : Docteur, j'ai réfléchi, je veux bien sculpter pour vous, mais à cette seule condition que vous vous engagiez à toujours me défendre.

**Docteur Georgesco** : Cela va de soi Camille, vous savez que je suis de votre côté.

**Camille** : Je veux en être sûr.

**Docteur Georgesco** : Vous avez ma parole.

**Camille** : Il me faut plus.

**Docteur Georgesco** : Que puis-je faire ?

**Camille** : J'ai pensé à une lettre d'engagement que vous pourriez écrire.

**Docteur Georgesco** : Une lettre d'engagement ?

**Camille** : A ne point me tromper ainsi qu'à toujours me défendre.

**Docteur Georgesco** : Quel programme !

**Camille** : N'est-ce pas ?

...

**Docteur Georgesco** : Si j'écris cette lettre, vous sculpterez à nouveau ?

**Camille** : Oui, à cette seule condition.

**Docteur Georgesco** : Soit. Allons-y.

*Il sort du papier et un stylo de sa mallette.*

**Camille** : Ecrivez...

« Pour l'avenir, à partir d'aujourd'hui 26 mars 1920, je ne tiendrai pour mon amie véritable que Mlle Camille C..., et je la protégerai par tous les moyens que j'aurai à ma disposition, par mes amis qui seront les siens, et surtout par mes amis les plus influents...

**Docteur Georgesco** : J'ai peu d'amis influents vous savez...

**Camille** : Continuez : « Je n'entreprendrai pas d'autres patientes de ma conversation pour qu'il ne se produise pas d'amitiés rivales quoique je ne suppose pas que l'on rencontre souvent d'amie aussi naturellement bonne.

Je m'engage à ne jamais divulguer à d'autres qu'à Mr le Directeur de l'établissement les œuvres qu'elle pourrait me confier, et à ne jamais les lui laisser en mains propres.

Je ferai tout pour aider Mlle Camille à sortir de cette maison de santé et pour qu'elle puisse retourner vivre à Villeneuve, comme elle le souhaite. »

**Docteur Georgesco** : Camille, à ce sujet, vous comprenez que tout n'est pas de mon ressort.

**Camille** : Vous pourrez au moins m'y aider ?

**Docteur Georgesco** : Oui.

**Camille** : « Je m'engage à veiller sur elle. »

Signez.

**Docteur Georgesco** : Voilà.

**Camille** : Bien, donnez-là moi.

**Docteur Georgesco** : Tenez...A présent, vous voulez bien sculpter ? La terre est toujours à sa place.

**Camille** : Du calme, Docteur ! Comme vous y allez. Cela ne vient pas comme ça.

**Docteur Georgesco** : Très bien, mais encore une fois : faites vite. Je ne vais pas rester ici éternellement ; et je ne puis attester de celui qui me suivra.

**Camille** : Ne vous inquiétez pas.

**Docteur Georgesco** : Je ne suis pas inquiet.

**Camille** : Vous êtes pressé.

***Un patient** : Elle s'envole comme une fée vers la cascade aux joncs luisants, la bague la bague l'anneau pourrait s'y trouver, à la cascade aux ponts gluants. Elle s'y rend. Elle s'y rend. Mais à la cascade, point de bague, ni sur la pierre, ni sous l'étang, point de bague. Il n'est plus temps. Sakountala caresse d'une main fiévreuse le fond de l'eau. Mais rien n'y fait. La lavande irrite les yeux de la rivière. Vers le palais elle s'envole comme une fée drapée de voiles noirs. Et là : deux gardes aux grilles du réel, comme toujours ! deux sombres gardes, deux valets de pique aux pieds de l'escalier de marbre.*

## **14<sup>ème</sup> souvenir : La Valse.**

**Docteur Georgesco** : Quelle élégance Mademoiselle C... !

**Camille** : N'est-ce pas ? C'est pour vous.

**Docteur Georgesco** : Que me vaut cet honneur ?

**Camille** : Il s'agit que vous soyez fier de moi.

**Docteur Georgesco** : Fier de vous ? Pourquoi cela ?

**Camille** : Il y en aura d'autres ce soir...

**Docteur Georgesco** : Ce soir ?

**Camille** : Ne me dites pas que vous avez oublié ?

**Docteur Georgesco** : Oublié quoi ?

**Camille** : Quel jour sommes-nous ?

**Docteur Georgesco** : Vendredi.

**Camille** : Et donc ?

**Docteur Georgesco** : Et donc ?

**Camille** : Nous allons danser !

**Docteur Georgesco** : Ah ! Camille...

**Camille** : Ne faites pas l'idiot, vous aviez promis !

**Docteur Georgesco** : Camille, vous déraisonnez ou il y a méprise, je ne vous ai jamais promis de vous emmener danser. Par ailleurs, cela me serait bien impossible.

**Camille** : Vous aviez promis, vous aviez dit que vous m'emmèneriez danser tous les vendredis soir, ne faites pas semblant, je vous en prie.

**Docteur Georgesco** : Camille...

**Camille** : A chaque fois c'est la même chose, vous promettez et puis on se retrouve encore à rester dans une misérable petite case. N'avez-vous pas envie de me montrer au monde ? N'avez-vous pas envie de me sortir pour voir ce qu'il y a dehors ?

**Docteur Georgesco** : Evidemment, Camille, mais vous savez ce qu'il faut pour cela.

**Camille** : Oui, je sais ce qu'il faut. Il faut que je travaille ! On veut me faire travailler ! On veut me faire travailler !

**Un patient** : *Moi vouloir parler, vouloir dire, vouloir ouvrir, grand la bouche, moi vouloir cracher, vouloir crier, moi vouloir vomir, vouloir mordre, vouloir parler moi, vouloir dire moi vouloir dire ce que moi -son mari je veux dire-, mon mari, son homme, mon amant, le roi, le Prince Doushanta, seigneur de ces terres, qu'il vienne quel qu'on l'appelle, et tout de suite ! C'est sa femme, celle qui demeure frappée par sa graine, qui hurle aux portes de la maison, du palais. Qu'il vienne !*

## 15<sup>ème</sup> souvenir : Persée et la Gorgone

**Docteur Georgesco** : Camille, voici près d'un mois que nous avons signé ce contrat, par lequel, me dites-vous, vous sculpteriez enfin ; et le pain de terre est toujours intact. Permettez-moi de vous rappeler que je partirai bientôt et que je ne peux attester de celui qui prendra ma place.

**Camille** : Du calme, soyez patient ! Vous n'avez pas appris cela dans la Marine ? On ne souffle pas à la place du vent.

**Un patient** : *Le même sein, le même sein, la même fesse, le même galbe, le même cou, la même bouche, les mêmes yeux, la même joie, le même foie, le même ventre, un peu changé, la même cuisse, le même bras, la même main, les mêmes doigts, les mêmes joues, les mêmes cils, les mêmes sourcils, la chevelure pareil, les mêmes hanches, les mêmes pieds, le même dos, la même jambe, le même sanglot, la même voix, le même cœur, les mêmes larmes, le même nez, la même fierté : elle, Sakountala, c'était elle et il ne la reconnût pas.*

## 16<sup>ème</sup> Souvenir : La Main

**Docteur Georgesco** : Mademoiselle C..., je voudrais voir vos mains.

**Camille** : Mes mains ? Pourquoi cela ?

**Docteur Georgesco** : Simple examen.

**Camille** : Tenez.

**Docteur Georgesco** : C'est bien ce que je pensais.

**Camille** : Quoi ?

**Docteur Georgesco** : Arthrose

**Camille** : Arthrose ?

**Docteur Georgesco** : Oui

**Camille** : Qu'est-ce que vous me chantez là ?

**Docteur Georgesco** : A votre âge, c'est courant.

**Camille** : Je connais très bien l'arthrose, je n'en fais pas. Je n'ai pas de douleurs.

**Docteur Georgesco** : Vous n'avez peut-être pas de douleurs, mais vous avez de l'arthrose.

**Camille** : Comment pouvez-vous le savoir ?

**Docteur Georgesco** : Votre main s'affaiblit peu à peu. Regardez, c'est très simple, prenez un peu de terre, vous allez constater par vous-même.

**Camille** : Pourquoi faire ?

**Docteur Georgesco** : Estimer la force de vos doigts.

**Camille** : Vous me prenez pour une enfant ?

**Docteur Georgesco** : Pardon ?

**Camille** : Vous me prenez pour une enfant.

**Docteur Georgesco** : Camille, je vous propose de le faire en tant qu'examen.

**Camille** : Vous me prenez pour une enfant et une enfant idiote. Ce n'est pas bien. Il ne faut pas prendre les malades pour des idiots. Je vous ai déjà dit, Docteur, qu'on ne sait jamais qui est assis en face de nous. De deux chiens qui se regardent, c'est toujours le plus affamé qui mord, Mr Georgesco. Prenez garde. Ils vont venir.

***Un patient** : Et c'est tout ! Allez ciao ! bye, bye besos, à bientôt, on se fait une bouffe, un ciné ? ouais ouais dans pas longtemps ; sans doute jamais ; avec plaisir ; c'était super en tout cas ; c'était bien beau ; charmant, puis triste parfois ; comme il faut quoi ; j'ai bien aimé, j'aurai bien aimé plus mais bon c'est comme ça ; c'est toi qui vois après tout ; c'est ça, pas d'erreurs, t'inquiète en tout cas je suis heureuse d'avoir fait ta connaissance, t'es une brave personne, je me souviendrai de toi, c'est le moins qu'on puisse dire...et -attends !- Sakountala, sans dire un mot, est emmenée loin des portes du palais.*

## **17<sup>ème</sup> souvenir : Tête de rieuse.**

**Docteur Georgesco** : Camille, permettez-moi de revenir encore une fois sur les raisons de votre internement. Vous m'avez dit un jour que vous saviez être « infréquentable », que vous saviez que votre comportement vous bannirait définitivement du monde, en somme que vous saviez que les gens vous prendraient pour une folle. Or, Mademoiselle C..., si vous saviez ce que les autres penseraient de votre comportement, pourquoi persister ? C'est donc du jeu votre affaire ? C'est du faux ?

**Camille** : Absolument pas, puisque je le fais.

**Docteur Georgesco** : Mais pourquoi le faites-vous ?

**Camille** : Parce que ça m'amuse !

**Docteur Georgesco** : Je ne comprend pas.

**Camille** : Ca m'amuse ! Ca m'amuse !

*Rire hallucinant que reprennent les patients.*

**Docteur Georgesco** : Mais alors, Camille, selon vous, qu'est-ce que la folie ?

**Camille** : La folie c'est avant tout la solitude. Et puis l'oubli.

**Un patient** : *L'un reste, l'autre part. C'est compliqué à entendre mais c'est pourtant ça, la vie. L'un arrive, l'autre part. L'un arrive et l'autre part. Est-ce parce que l'un arrive que l'autre part, ou parce que l'autre part que l'un arrive ? On ne sait jamais. Ce que l'on sait c'est que quand l'un est arrivé l'autre est parti. L'un a chassé l'autre. Ou l'autre a fui devant l'un. Que sais-je ? En tout cas, quand l'un est arrivé l'autre est parti et nous avons assisté à ce va-et-vient sans pouvoir rien faire ; c'est bien cela qui est terrible, c'est que nous n'avons rien pu faire. L'un est arrivé, l'autre est parti. C'est toujours sans l'avoir pu décidé, sans avoir rien demandé.*

## **18<sup>ème</sup> Souvenir : Chienne affamée**

**Camille** : Que faisiez-vous ?

**Docteur Georgesco** : Comment ça, j'arrive à peine ?

**Camille** : Ne faites pas l'idiot, que faisiez-vous en cette nuit, pourquoi n'êtes-vous pas venu ?

**Docteur Georgesco** : Comment cela pas venu, Camille, qu'est-ce que vous dites ?

**Camille** : Je vous ai attendu toute la nuit. Vous avez encore préféré dormir à côté ? Une pour le jour, une pour la nuit. Qui est-ce ? Dites-moi qui est-ce ? Elle est de cet étage ? Toujours la même ? Vous auriez pu au moins venir terminer la nuit ici, plutôt que de me laisser seule. J'ai eu si froid.

**Docteur Georgesco** : Camille, j'arrive à peine, j'ai passé la nuit chez moi à Villeneuve.

**Camille** : Et vous êtes allé à Villeneuve sans me le dire ! Mais vous êtes une brute de la pire espèce, ça !

**Docteur Georgesco** : Non pas votre Villeneuve, Camille, Villeneuve-lez- Avignon, c'est à quatre kilomètres d'ici.

**Camille** : Ce n'est pas Villeneuve alors ?

**Docteur Georgesco** : Non, ce n'est pas votre Villeneuve.

**Camille** : Et vous vivez là-bas ?

**Docteur Georgesco** : Oui

**Camille** : En voilà une drôle d'histoire.

**Docteur Georgesco** : C'est la première fois que je vous vois debout.

**Camille** : Ce n'est pas bien extraordinaire

**Docteur Georgesco** : Si, en l'occurrence

**Camille** : Et bien ?

**Docteur Georgesco** : Et bien ?

**Camille** : Et bien, dansons !

**Docteur Georgesco** : Camille.

**Camille** : Ce n'est pourtant pas grand-chose que je vous demande là. Dansons. S'il vous plaît.

*Ils dansent.*

**Camille** : Vous savez Docteur, il est des jours plus heureux que les autres ; et je dois qu'entre tous celui-ci est particulièrement propice. Vous ne trouvez pas ? Le jasmin, dehors, embaume avec les magnolias. C'est ravissant tout ce bleu, n'est-ce pas ?

**Docteur Georgesco** : Absolument Camille.

*Un patient* : Ça se passe souvent aussi vite que cela, sans plus de cérémonies, d'un tranchant net, sûr, sans appel. Sakountala devait avoir rêvé. Dans ce genre de cas il ne reste plus que ça à se dire, j'ai dû rêvé. C'est nécessaire. Tant de beauté d'un coup ce n'est que magie ! Il n'y a pas de sorcier, il n'y a pas de Prince ! Ce n'était qu'un éclair de sang dans l'eau. Voilà tout. Ça se passe souvent comme ça, sans plus de cérémonies. Mais le ventre, lui, ne rêve pas. Et l'enfant qui pointe n'est pas de nuit. De jour Il est fait, de grand jour, de plein soleil et de cris. Et tous les jours, Sakountala erre avec lui.

## 19<sup>ème</sup> Souvenir : Profonde pensée

**Camille** : Partez maintenant ! Partez ! Je vous ai dit de ne plus revenir ; je vous ai dit que cela me faisait mal, pourquoi revenir sans cesse ? Que vous ai-je fait ?

**Docteur Georgesco** : Camille, que faites-vous ? Rhabiliez-vous, vous allez prendre froid.

**Camille** : Vous me rendez folle avec vos va-et-vient ! Je ne suis plus à votre disposition, je ne ferai plus ce que vous dites.

**Docteur Georgesco** : Camille, c'est moi

**Camille** : Mais comment puis-je savoir qui vous êtes ? Comment puis-je savoir que vos intentions sont vraiment bienveillantes ?

**Docteur Georgesco** : Je suis votre médecin, Camille...

**Camille** : Mon médecin ? Qu'est-ce que cela veut dire ?

**Docteur Georgesco** : Cela veut dire que je suis formé pour vous ausculter, pour émettre un diagnostic sur votre cas, pour vous soigner.

**Camille** : Mais je n'ai pas besoin de soin, pas besoin qu'on me soigne.

**Docteur Georgesco** : Camille...

**Camille** : Je n'ai besoin de rien, j'ai seulement besoin d'être en paix ! Pourquoi devrais-je continuellement subir vos attaques ? Laissez-moi partir maintenant ! Voilà ce dont j'ai besoin ! Laissez-moi, s'il vous plaît.

**Docteur Georgesco** : Camille, vous êtes libre, je...

**Camille** : Non, je ne suis pas libre, vous le voyez bien, des années que je suis là ! je ne suis pas libre ; alors maintenant laissez-moi. Cessez de me tourmenter, s'il vous plaît...

**Docteur Georgesco** : Camille, je ne fais cela que pour vous.

**Camille** : Il n'y a plus de Camille, pour vous !

*Un patient* : Air avec lui, j'erre avec lui. Etre avec lui. Toute la nuit et tout le jour. Mère pour lui, mer avec lui. Hère avec lui, gère avec lui. Avec lui toute la nuit. Tout le jour avec lui. Lui qu'il me faut. Lui à qui je dois. Lui qui me fait. Lui que je bois. Tout le jour avait cru. Air avec lui, j'erre avec lui. Toute la nuit et tout le jour suis aux abois. Aux bois de lui, hauts bois de buis, j'erre avec lui toute la nuit et tout le jour. Herbe avec lui, j'erre avec lui. Celle qui lui fait. Celle qui lui doit. Celle qu'il faut. Air avec lui, herbe avec lui, j'erre tout le jour et toute la nuit.

## **20<sup>ème</sup> Souvenir : L'adieu**

**Docteur Georgesco** : Camille, il est l'heure à présent de se dire au revoir.

**Camille** : Oui, comme chaque semaine.

**Docteur Georgesco** : Non, pas comme chaque semaine. Je m'en vais pour de bon, cette fois-ci. Mon service à l'hôpital est achevé.

**Camille** : Vous voulez dire que vous partez ?

**Docteur Georgesco** : Oui. Je pars.

**Camille** : Mais, vous aviez promis.

**Docteur Georgesco** : Quoi ?

**Camille** : Vous aviez promis de rester près de moi.

**Docteur Georgesco** : Camille...

**Camille** : Vous aviez promis de rester à mes côtés.

**Docteur Georgesco** : Non, Camille...

**Camille** : Vous êtes comme tous les autres alors ? Vous n'êtes qu'un lâche ? Vous m'abandonnez ?

**Docteur Georgesco** : Je ne vous abandonne pas, Camille. C'est mon devoir.

**Camille** : Vous m'abandonnez.

**Docteur Georgesco** : Il faut que j'en aide d'autres.

**Camille** : En réalité, vous m'avez toujours méprisé. Je ne mérite pas mieux que ça. Je ne mérite que cela : que vous me laissiez ainsi seule, dépourvue de secours.

**Docteur Georgesco** : Camille, je vous l'ai dit dès le début.

**Camille** : Dès le début ? Mais les choses changent, Docteur, sachez-le, les choses changent. Il est des choses qu'on promet avec les yeux.

**Docteur Georgesco** : Je ne vous ai rien promis.

*Le docteur sort brusquement. Effaré. Il rejoint les fous.*

**Docteur Georgesco** : *Un jour Sakountala et son fils errent à travers le village. L'enfant aperçoit un objet brillant dans une flaque. Il trouve un anneau. A ce moment, passe le roi Doushanta. Il aperçoit l'enfant et le trouve à sa ressemblance. Il aperçoit la mère. Il se jette à ses pieds et l'enlace, immense, il reconnaît Sakountala.*

**FIN**